

Couverture frontière – par Julie Meylan –

Parmi la quinzaine d'ouvriers qui travaillent dans la fabrique d'horlogerie, Maurice Brun passe pour être le plus turbulent. Caractère impulsif, il se laisse entraîner par son entourage et ne réagit pas contre les événements. Grand lecteur, il dévore toutes les feuilles qui tombent sous ses yeux et adopte, sans condition, tout ce qu'on lui propose, sans s'inquiéter des conséquences. Toujours d'accord avec le dernier article du journal qu'il vient de lire, il est en continuelle contradiction avec ses opinions de naguère ; il lui arrive fréquemment de soutenir aujourd'hui comme une vérité ce qu'il taxait d'erreur hier encore. Ces variations d'humeur ne le troublent guère et ne l'empêchent pas de conserver un bel aplomb qui lui aide à pérorer dans toutes les réunions où l'on proteste contre quelque chose. Il possède un sens particulier de la propriété, à laquelle il dénie des droits et il ne se rend pas un compte exact de la limite qui se trouve entre le bien d'autrui et celui du voisin. Révolutionnaire, il est toujours à revendiquer quelque chose et ne comprend pas ce que veut dire le mot patrie. Pour lui, c'est une distraction illusoire qui ne signifie pas grand-chose, si non de l'obliger à faire un service militaire qui, pour lui, devient une corvée terrible. Il ne peut s'y soustraire sans encourir des sanctions, mais n'en voit pas la nécessité et se rebiffe toutes les fois que c'est nécessaire devant la loi militaire.

Romanesque et sentimental, il épousa par amour Laure la repasseuse ; ce grand amour n'a pas été une flamme passagère, car il dure encore après deux ans d'union ; cette lumière éclaire le jeune foyer et le berceau où le petit Maurice rit en jouant avec son pied rose et potelé. Ah ! ce petit, comme Maurice l'aime ! Après le travail à l'atelier, quel repos de rester près de l'enfant pour le regarder vivre ! Toutes les grandes revendications révolutionnaires disparaissent alors et il ne reste plus qu'une grande douceur dans le cœur du jeune père.

* * *

Lourdement les semelles ferrées du planton mordent les briques rouges du corridor et les épaules du militaire s'encadre dans la porte étroite.

- Mobilisation ! fait le soldat d'une voix rude.
 - Eh ! mon Dieu, gémit Brun, comment une mobilisation ? Est-ce sérieux ?
 - Tout ce qu'il y a de plus sérieux, couverture de frontière.
 - Misère ! Pourquoi ce commerce ?
 - Ce n'est pas encore le pire ; seulement il faut se garer, tu comprends ?
- Mais Brun ne comprends pas et secoue la tête avec mécontentement.
- Mobilisation... Quelle idée... Et pourquoi ?

Mais le soldat n'a pas le temps de répondre. Il a encore tous ceux du faubourg à aviser et le départ presse.

- Laure ! crie Brun fort énervé.

La jeune femme, rieuse, arrive en courant. Fraîche comme un jour printemps,

Elle a des yeux clairs et de petits frisons dorés qui jouent sur sa nuque blanche.

- Qui a-t-il, Maurice ?

Mais elle a vite deviné que le malheur menace son foyer.

- Oh ! mon Dieu ! gémit-elle en levant ses mains avec un geste de prière.

- Ma mie, ne pleure pas ; ça me fend le cœur et ça n'aide à rien. On n'a pas le temps et il faut se hâter. Vite, Laure, sors mon uniforme, moi je décroche mon fusil.

- Tu pars !... et moi ?... et le petit ?

Effondrée sur une chaise, la pauvre femme pleure par courts sanglots comme des soupirs, tout doucement. L'homme caresse sans rien dire les cheveux blonds et baise une mèche échappée au peigne.

- Vite, Laure, sors l'uniforme !

Les tiroirs s'ouvrent ; une odeur de naphthaline et de camphre monte et se répand dans l'appartement. Le jeune soldat a revêtu la grosse vareuse raide et coiffé le casque land.

- Au revoir, ma mie ! Que Dieu nous garde !

Un hâtif baiser sur le front de l'enfant, une courte caresse à l'épouse et l'homme rejoint ses camarades.

* * *

Tout le pays dort sous la neige. En soufflant, la bise a amoncelé de blancs talus qui donnent au paysage un aspect nouveau. On ne reconnaît plus le sentier, et il faut péniblement se frayer un chemin dans ces montagnes ouatées.

Lentement, la troupe des militaires monte vers la ligne sombre qui marque la frontière. Devant la borne qui sépare les deux pays, on s'arrête.

- Halte ! ordonne le chef. Nous sommes arrivés.

- Il ne faut pas passer de l'autre côté ! raille Brun, moqueur.

Mais, au moment de prononcer ces paroles, il éprouve tout à coup un sentiment bizarre. La grande aversion qu'il éprouvait naguère pour le service militaire, se change tout à coup en une sorte de tendresse douce et paisible.

On s'est mis à la tâche sans beaucoup parler et les charges de poudre sont maintenant placées près des mines. Il suffirait seulement d'une étincelle pour mettre le feu à ce pays si paisible aujourd'hui. Mon Dieu ! que la guerre ne vienne pas ensanglanter ce tranquille coin de terre ! Soldats et officiers travaillent côte à côte dans un esprit familial. Tous sont des voisins et se connaissent de près.

Une fois le travail déjà bien avancé, ils se sont arrêtés un moment pour manger un morceau de pain et de fromage.

Assis sur un billon, les hommes restent là sans beaucoup parler.

- A ta santé, Brun ! crie le chef, en levant sa gourde pleine.

- A la vôtre, capitaine ! Et que Dieu nous garde !

Dieu ! ... C'est la seconde fois qu'il emploie ce mot et habituellement la notion de Dieu est pour lui aussi obscure que celle de la patrie. Pourquoi ce changement subit ? Il s'en étonne et ne se l'explique pas. Seulement, il ressent une grande tendresse pour ce qu'il a laissé là-bas, à la maison.

Ainsi qu'une immense étoile verte, la forêt s'étale à travers la pente, mettant sur la neige des troncs élégants qui montent droit comme des cierges marqués d'argent. Tout est silencieux et les bruits de la plaine viennent mourir à l'entrée de la forêt. Au loin, au bord de l'horizon, du côté de la plaine, la ligne des montagnes blanches dessine sur le ciel comme une immense dentelle scintillante. Le paysage a une beauté de rêve. Impressionnés, même les plus rudes se taisent.

- Bigre, fait Brun avec admiration.
- Que dis-tu, demande un camarade ?
- Je dis bigre ! parce que c'est rudement beau, n'est-ce pas ?
- Pour ça c'est la vérité ; où pourrait-on trouver mieux ?

A ce moment le soleil, sur le point de se coucher, met sur le pays une traînée lumineuse et les neiges des pentes flamboient sous la caresse des rayons tièdes. Tout près, au fond de la Vallée, le village, blotti dans une combe, rêve près de la rivière. Brun distingue l'église, son clocher élégant et son toit qui brille, recouvert de plaques cuivrées. A côté, c'est l'école et un peu plus loin, la maison avec le jardin et la cour où Laure met la voiture de l'enfant quand il y a du soleil.

Cette cour... Il lui semble voir le petit sourire et jouer, là-bas, sous le tilleul.

Gagnés sans doute par la majesté du tableau, les soldats, si bruyants tout à l'heure, demeurent silencieux et chacun songe à la gravité de l'heure et aux dangers qui rôdent dans l'ombre.

Brusquement Maurice Brun devine ce que signifie le mot : patrie. Il en comprend la grandeur. Jamais il ne la vit plus belle et jamais non plus, elle ne lui parut plus sacrée. N'y a-t-il pas là-bas la femme et l'enfant qu'il s'agit de garder ?

Alors tout à coup, dans la clairière sylvestre, à l'ombre des grands sapins, Maurice Brun, le révolté de naguère, a entonné le vieux chant patriotique de son enfance : « la patrie est sur nos monts ! » La belle voix de ténor scande avec conviction les vers du poète et la mélodie monte vers le ciel comme une prière. Ah ! certes, elle est maintenant là, cette patrie, et Brun en saisit la valeur.

Gravement, les autres militaires écoutent ; leurs mains se sont croisées sur les outils, comme pour la prière. Quand Brun entonne la dernière strophe, tous joignent à la sienne leurs voix. Elles forment un immense accord qui gagnant l'infini, dépasse la ligne de la frontière et s'en va sur le ciel, chercher la première étoile qui vient de s'allumer.

- Couverture de frontière, reprenez votre travail, ordonne le chef.
- Et docilement, Maurice Brun se remet à la tâche.

Julie Meylan